

**Carla et Flora,**  
**deux femmes aux couleurs de l'oubli...**

*Robert Vigneau*

## Les fées de Carla

A treize ans, Carla cessa de grandir. Elle garderait sa taille d'adolescente et ces étranges yeux délavés, cet insaisissable regard couleur de brouillard mauve qui intimidait chez une si courte personne. Elle régnait sur son père qui régnait sur une demi-douzaine de montagnes dans le massif du Gennargentu, au centre de la Sardaigne donc. La ferme, postée au débouché de la Gola delle Fate, la Gorge aux Fées, en sommet de vallée, défendait l'accès des hautes pentes aux autres troupeaux de la transhumance : dans la cour passait le seul sentier sinuant, au long d'un froid défilé entre roc et torrent, vers le haut-pays dont la famille possédait ainsi l'exclusivité des pacages d'été. L'irrigation de larges prairies inondables dans l'aval alentour permettait jusqu'à trois récoltes de foin annuelles. Un royaume indépendant que cet établissement du bout du monde !

Les trois frères de Carla dans la vigueur de l'âge abattaient l'ouvrage des champs, et les jumeaux, ses deux oncles restés célibataires, se partageaient la garde des deux troupeaux, Vittorio celui des moutons, Emilio celui des vaches et des mulets. Lors des tempêtes d'hiver, lorsque tous les animaux descendus de l'alpage ou remontés des prés se serraient derrière les murs de l'écurie, de l'étable et des deux bergeries, Carla sentait avec puissance le souffle unanime des vies animales se conjuguer avec celui du sirocco africain venu lécher les pentes de la Marmora de son haleine de sable et de marine. Le vent se déchirait aux cailloux arrimant les tuiles sur les toits. La fillette Carla régnait sur l'arche d'un déluge de vents.

Depuis toujours, on l'avait assise au haut bout de la table, et, coupant leur pain dans leur écuelle de soupe, les six hommes la regardait comme un miracle vivant. En effet, les fées qui demeuraient dans les creux d'ombres de la gorge, jetaient sur la famille leur mauvais sort de sorcières : la ferme avait reçu la malédiction de refuser les femmes. Les épouses mouraient ou abandonnaient. Par exemple, après avoir donné le jour à ses trois garçons, la grand-mère de Carla mourut en accouchant d'une fille mort-née. Et à la génération suivante, même histoire : la mère de Carla avait donné trois garçons à son mari et finalement une quatrième naissance, celle d'une fille, lui avait coûté la vie. Car cette fois-ci, la fille, Carla, avait survécu. Comme si les destins ne toléraient pas plus d'une femme à la fois dans ces murs.

Effrayées de subir la jalousie des fées, les servantes refusaient de travailler à la ferme, de tenir le ménage pour ces hommes seuls. Et le père, les oncles, les frères de Carla craignaient trop de mettre en danger la vie de la jeune fille pour introduire parmi eux une autre présence féminine. Ces célibataires s'organisaient donc comme les moines d'un monastère. La plupart du temps, le père s'occupait de la maison. Carla ne devait toucher à rien : elle n'existait que pour leur luxe. Personne ne lui enseigna à coudre, à cuisiner, à prendre soin de son visage, de ses gestes et de son langage, à se conduire comme les femmes devaient se conduire. Ils vivaient si loin du monde ! A une bonne heure d'Onio, le plus proche village au bas de la vallée. Durant son enfance, Carla ne vit de femmes qu'à la lointaine église où sa virile famille descendait quatre ou cinq fois

l'an pour honorer ses mortes.

Mais l'or ! Le bétail se vendait bien. Les mulets par exemple : les mulets du Gennargentu équipent depuis toujours les armées napolitaines voisines. Les dynasties compliquées s'éliminaient et se succédaient sur le trône de Naples, mais non leurs mulets militaires, fidèlement sardes. Et maintenant, depuis que le royaume du Piémont avait reçu l'île de Sardaigne, les armées savoyardes se montraient grandes consommatrices de ces animaux aux sabots aériens, qui se négociaient en beau métal jaune. Idem pour les moutons et les veaux, i vitellonni di Gennargentu, dont le sang au goût de lait céleste a fait la gloire des abattoirs d'Olbia et même de Cagliari. En or. Uniquement. L'or, l'or redoutable, suintait des murailles de la ferme sans femme.

Chaque fois que la famille revenait de l'église, quatre ou cinq fois l'an donc, le père posait sous la cuillère de Carla une pièce d'or. « Ton trousseau ! ta dot ! » Les trois frères la regardaient de toute leur tendresse de frères et puis se regardaient entre eux de toute leur haine de frères : lequel, lorsqu'elle partirait vers un mari avec ses pièces d'or, lequel l'emporterait sur les deux autres en introduisant son épouse, femme exclusive, à la ferme ? Carla regardait sourdement ces regards. Elle ne les entendrait que des années plus tard.

Avant l'automne, un maquignon montait de la plaine. Par routine, il soulevait les lèvres des mules, inspectait leurs dents et tâtait leurs jarrets avant de les faire passer dans l'enclos où son valet les entravait pour l'exil en les liant par deux ou trois têtes. Cette année-là, le valet s'appelait Pépino. D'où venait-il, notre bisaïeul ? Je ne l'ai jamais su. Il commence à exister lorsqu'il apparaît, sous le grand arbre de la cour, un acacia, dans les prunelles mauves de Carla : elle n'avait guère vu de femmes mais elle n'avait pas vu beaucoup d'hommes non plus - j'entends d'hommes qui ne regardent pas comme le font des frères mais considèrent une jeune fille avec un œil maquignon. Pépino avait l'œil et la fonction : aux filles aussi, on soulève les lèvres mais d'un baiser.

Carla et Pépino formaient alors le plus beau couple du monde : ils se trouvaient en instance d'amour. Pépino, homme emprunté de sa jeunesse, embaume le mâle étranger. L'adolescente Carla le respire et ce souffle la révèle femme : peau de marbre, voix de velours, profil du Péloponèse et comme une voie lactée qui se met à lui couler dans l'intime de son corps d'adolescente. Et toujours ses yeux sans fond. Pépino, lui, au delà de ses odeurs de bétail herbivore (qu'il ne sent plus à force d'habitude) flaire l'appel essentiel qui monte de cette jeune fille. Il tremble comme un étalon. Il a le menton carré, les cheveux noirs plantés drus, la grâce légère d'un personnage de fresque.

Leurs premières étreintes dans le parfum du foin frais.

Mario, le plus jeune des frères, a lui aussi subodoré ce bel affrontement d'effluves : cela lui rappelle un dialogue semblable qu'il mène silencieusement avec un tendron du village d'en bas depuis le dernier printemps. Mais il ne faut pas provoquer la méchanceté des fées : la fille ne consentira jamais à monter à la ferme tant que Carla, autre femme, y vivra. Alors Mario manigance pour hâter le départ de sa petite sœur chérie. Il glisse un gros mensonge dans l'oreille de Pépino :

- Le père va marier ma sœur à un veuf, un officier de santé de Jerzu. Un personnage important dans la politique... Si tu

l'aimes, cette petite, ma sœur, je te conseille de l'enlever. Tu lui ferais son bonheur, comprends-tu ?

Et dans l'oreille de Carla :

- Ce Pépino me plaît bien. Mais que tu épouses un simple valet de maquignon, le père n'y consentira jamais ! Moi, à ta place, je sais bien ce que je ferais : je m'enfuirais avec la personne que j'aime. Je ne laisserai personne décider de mon avenir !

Il n'en fallait guère pour la pousser à tout quitter d'un domaine paternel où sa condition de fille à marier la destinait à ne vivre qu'en sursis de départ. Carla toucha le chien qui lui lécha la main, puis elle dut lui jeter des cailloux pour qu'il cessât de la suivre. Elle ne se retourna pas pour contempler sous la lune la maison de son père, car la pensée ne l'effleura même pas qu'elle ne la reverrait jamais plus. Elle avait serré ses quelques pièces d'or entre ses seins. Pépino la guettait sous l'écran des cyprès derrière le gros roc de la Croix de Fer, celui qui protégeait l'amont des bruits de la vallée. Il se mit en selle dès qu'il la vit venir, disposa une couverture sur la croupe du cheval sellé. Carla lui tendit les bras, il la souleva de terre, légère comme une enfant. Elle se blottit dans son dos. Ils s'enfuirent.

Sous un murier du village, cette nuit-là, Mario, le frère, surveillait la fenêtre de sa bien-aimée. Il recula dans l'ombre lorsque passa au trot le cheval portant les deux amoureux en fuite. Puis un visage féminin se dessina derrière les persiennes dont un battant se souleva, Mario s'avança dans le clair de lune et sourit à cette jeune fille que son amour condamnerait à ne donner vie qu'à des garçons sous peine de perdre la sienne.

Pépino avait choisi son jour pour distancier d'éventuels poursuivants. Il fila droit sur le port d'Arbatax juste à temps pour sauter à bord du vapeur qui tous les jeudis à midi levait l'ancre pour Cagliari. Des familles encombrées d'enfants, de ballots et même de volailles pouilleuses, campaient sur le pont, étendaient déjà leurs couvertures pour délimiter l'espace qu'ils réserveraient au sommeil de la nuit. Par chance, une cabine bourgeoise se trouvait libre. Carla tira une pièce d'or de son sein. Les deux amants s'enfermèrent pour s'aimer. Ils s'éblouirent. Ils se virent face à face nus pour la première fois. L'embarcation tanguait lentement, les machines ronflaient en tremblant sous leurs pieds et les clapotis des vagues se mêlaient aux criaileries des enfants et des mères. Par le hublot, ils virent la mer et le soleil éternels dissiper les transitoires vapeurs soupirées par la cheminée. Comme les dieux et les déesses de jadis, ils s'aimèrent dans l'accomplissement de la Méditerranée.

Découvert du large sous le soleil levant, Cagliari étincelait comme une traînée de mica. Pépino ne voulaient pas s'attarder dans la ville au risque de tomber à la merci des frères de sa belle, animés par quelque probable vendetta. Il fallait mettre la mer entre eux. Il calculait de traverser jusqu'à Civitavecchia et de là, filer à Rome où ils se débrouilleraient. Mais aucun départ avant trois jours. Par contre un rafiot se propose immédiatement pour Tunis, il appareille avec une cargaison d'émigrants Ma foi, va pour l'aventure, Carla tire une autre pièce d'or de son sein, ils embarquent, troquant l'Afrique pour l'Europe. Voilà comment les destins se décident : sur l'horaire d'un bateau.

A bord, un vieil homme soufflait dans une petite boîte tyrolienne qui produisait des mélodies de métal nostalgique tout à fait en accord avec l'eau où l'on glissait dans la nuit.

Nos amoureux débarquent à Tunis les mains nues, sans bagage. Ils n'ont pas envie de se laver, ils veulent garder sur la peau les baisers de l'autre, la trace de sa salive, le mélange de leurs sueurs. En promeneurs, ils se dirigent à pied vers la Médina qui, à cette époque, commence à déborder de ses remparts. En chemin, ils reçoivent tous deux le choc de l'Afrique. Les hommes d'ici s'habillent de longues robes, de longs manteaux. Ces vêtements de berger doivent convenir aux multiples vents qui soufflent tantôt du désert et tantôt du large. La robe possède aussi un attrait religieux : elle convient à ces gens qui se jettent à plat ventre, n'importe où, pour de si fréquentes prières. Les beaux cris rauques du muezzin les y invitent en se mêlant aux oiseaux. Les arbres ont des ombres violettes. Des vapeurs de grillade enveloppent des étals en plein air. Carla achète d'une pièce d'or deux brochettes de viande hachée dont la violence la fera pleurer.

Mais les fantômes sans visage ! Des revenants entièrement voilés de blanc passent silencieux dans les rues, se glissent d'une porte à l'autre. Comme si des morts ensevelis sous des housses et serrant leur linceul dans leurs dents se mêlaient aux vivants. Dans une boutique, l'un de ces fantômes a soulevé son voile : Pepino et Carla découvrent qu'il cachait une femme. Ils réalisent alors qu'ils n'en ont aperçu aucune dans les rues : elles ne sortent des maisons que dissimulées sous des toiles. Sous le plein ciel du jour, elles vivent comme des spectres. Cette découverte effraie nos amoureux. Se cogne-t-on ici sans cesse aux personnages de la mort ? Ah! ils ont vraiment changé de continent ! Carla soudain prend honte d'elle-même, il lui semble qu'à son visage nu les regards des hommes s'accrochent comme autant de morsures.

Alors seulement ils se mettent en quête d'une auberge. Mais à qui demander ? Et comment lire ces écritures effilées qu'on aperçoit sur de rares panneaux ? Un vieux boutiquier leur sourit. Ils s'adressent à lui. Un bonhomme replet, fleuri, les yeux bons, enrobés de gras, et une drôle de petite calotte juste sur le sommet du crâne chauve. Il trône derrière des sacs de fèves, de lentilles, de pois.

- Il y a bien deux maisons qui font auberge pour les Chrétiens mais le Bey les réserve actuellement aux ingénieurs du télégraphe qu'il veut faire construire, dit-il à Pépino. De plus, je devine à votre tenue que vous ne roulez pas sur l'or. Vous ne pouvez pas emmener Madame dans un caravansérail local. Et même vous, je vous déconseille d'y descendre. Vous faites décidément trop étrangers tous les deux. Vos manières ne conviennent pas aux musulmans. Votre jeunesse aussi dérangerait. Cela porterait à des dérèglements. Pourquoi provoquer le scandale ?

- Que me conseillez-vous ? demande Pépino naïvement. Nous venons d'arriver aujourd'hui.

- D'Italie, bien sûr. Mais je situe mal votre dialecte.

- Sarde.

- Je ne sais ce que vous fuyez si jeunes tous les deux, dit-il à Pépino. Vous avez de bonnes têtes. Une histoire d'amour, hein ?

- Oui, une histoire d'amour, dit Carla en posant sa joue sur l'épaule de Pépino..

- Voilà un geste que vous ne pouvez plus vous permettre dans ce pays, innocents tourtereaux !

Carla baisse timidement ses yeux embrumés de mauve. Cela fait rire le commerçant. Mais ce geste vient de décider la douceur de leur destin.

- Je n'habite pas la médina mais à vingt minutes d'ici, à la limite de la campagne, dit le boutiquier. Voici ce que je vous propose : il y a un appartement derrière notre maison, vous pourriez vous en débrouiller le temps de voir venir.

- Nous pouvons payer, dit Pépino.

- Qui vous demande de l'argent ? dit le commerçant. Et si moi, j'avais une vieille dette à régler ? Moi aussi, j'ai eu vingt ans et moi aussi un jour j'ai pu tomber amoureux. . .

Samuel Péressi ne leur précisa jamais explicitement de quelle dette il s'acquittait mais ils comprirent peu à peu quand ils le connurent mieux. Si cette dette lui avait apporté un bonheur à la mesure de sa générosité, alors elle devait lui peser miraculeusement car Pépino et Bianca vécurent plus de douze ans dans cette enfilade de pièces qui, à vrai dire, n'avait que le nom d'appentis : l'ensemble offrait l'espace, l'ombre et la fraîcheur qui rendent agréables les logis sous les saisons de Tunis. Là naquirent leurs trois filles. Les étroites fenêtres s'ouvraient sur le potager enclos de hauts murs. Le puits se cachait sous un épais figuier. Surtout, ce logis s'adossait à la maison principale où demeuraient Samuel Péressi et son épouse Rosa. Un palmier, le plus élevé des environs, signalait de loin cette maison et captait tous les vents.

- Votre loyer ? Payez-le en habitant le domaine. Vous le garderez. Vous me donnerez la main au jardin. Ma femme vit trop seule. Votre jeunesse autour de nous lui amènera le plus grand bien.

Un vieux couple tranquille et doux, ces Péressi. Elle, petiote, potelée, des frisottis dépassant du foulard, de vastes besicles éternellement suspendues au bout de son nez court, venait de Raguse et plus exactement du quartier catholique de Gruz, le port dalmate où se parlent toutes les langues. Elle y avait succombé autrefois au jeune charme juif de Samuel, lequel descendait d'une ancienne famille jadis chassée d'Espagne, d'où son nom de Péressi, accommodation de Pérez. Réfugiés à Salonique, ces Juifs avaient prospéré dans le négoce des légumes secs. La kippa ne quittait jamais le crâne de Samuel maintenant bien dégarni. A cette coiffure se limitait son observance des règles religieuses. Il se rasait trois fois par semaine, oubliait les fêtes rituelles et ne mettait jamais le nez à la synagogue. Pas plus qu'on ne voyait Rosa à la chapelle du Quartier Franc. Aucun des deux n'éprouva jamais le besoin de convertir l'autre ni de renier sa foi pour accorder leur dieu à leur couple. Cependant, autrefois leurs familles ne l'avaient pas entendu de cette oreille : les Catholiques renièrent leur Rosa coupable d'aimer un déicide avéré, les Juifs de Samuel n'adressèrent même pas un regard à ce visage goï qu'on leur présentait et se débarrassèrent de l'amoureux en l'expédiant à Tunis, à l'autre bout de l'Empire Turc avec mission d'y créer une lointaine succursale de leur négoce de légumes secs. Ce qu'il réalisa avec succès.

Le couple n'avait pas eu d'enfant. Rosa se défendit tout d'abord d'accueillir Carla comme la fille qu'elle aurait pu élever et prit ses distances de propriétaire. Mais à la naissance de Flora, elle ne résista plus à elle-même et se mit à jouer à la grand-mère. Elle passait le plus clair de son temps près du berceau d'osier sorti au bon air dans le jardin et contemplait avec

ravissement le rond bébé chauve qui accrochait ses petites lèvres aux beaux seins gonflés de Carla. Elle prit soin des premiers pas de la petite fille, fit encadrer sous verre une boucle de ses premiers cheveux aux reflets roux.. Peu à peu, elle comprit l'étrange enfance montagnarde qu'avait vécue Carla dans la ferme sans femme et lui enseigna des évidences qu'elle ignorait : comment enfiler un aiguille, nouer le fil, tendre les draps pour les plier, lire les chiffres, additionner et soustraire, signer son nom. Carla ne devint pas bonne ménagère pour autant.

Samuel Péressi, commerçant installé, n'eut aucun mal à trouver un emploi pour Pépino. Bien sûr, ce dernier se sentait plutôt à l'aise dans le bétail - mais quoi ! des chameaux , animaux inconnus ! Dans le climat précolonial qui sévissait alors, Pépino fort de la supériorité de ses origines européennes, se retrouva bombardé chef d'équipe dans la construction du télégraphe. Il apprit à déchiffrer des cartes et des plans. Ce travail itinérant consistait à diriger une douzaine d'Arabes ou de Berbères (il ne sut jamais la différence) chargés de planter des poteaux dans la rocaïlle ou le désert. Cela l'obligeait à de longues absences que le vieux Samuel supportait de plus en plus mal de la part celui qui devenait pour lui un ami fort semblable au fils qu'il n'avait jamais eu. A la naissance de la petite Flora, une entreprise française ouvrait les chantiers préparatoires à l'aménagement du futur chemin de fer de La Goulette dans la banlieue de la ville. Il y fit embaucher Pépino. Il put ainsi le retrouver chaque soir pour de palpitantes parties de dominos et invariablement le vendredi pour cultiver le potager.

Pendant des années, Carla vécut enfermée dans ce jardin enclos. Elle refusait d'aller dans cette ville où les hommes la dévisageaient avec tant de brutalité, tant de mépris ! Elle imaginait dans leurs yeux des idées de viol. Et puis, qui lui avait raconté que les yeux clairs et diffus comme les siens si mauves avaient la réputation d'attirer l'infortune ? A travers cette brume, le diable regardait, disait-on. Elle avait le mauvais œil, en quelque sorte. Pire encore, les femmes voilées l'effrayaient. S'agissait-il de fantômes en plein jour ? Les revenants flottent dans les airs, ils n'ont pas besoin de pieds, on le sait bien : Carla tremblait maladivement si elle n'apercevait pas les babouches des passantes, se croyant confrontée avec un au-delà insoutenable. Samuel se moquait d'elle. Mais pris de pitié, lorsque la jeune femme avait quelques emplettes à faire en ville, il lui envoyait un commissionnaire qui se chargeait de la besogne. Ensuite, il riait comme un père complice de sa fille.

Ce tranquille négociant en fèves et pois chiches, nourrissait deux passions théoriques : l'agriculture et la République française. Il trouvait plaisir à faire partager ses enthousiasmes coléreux à Pépino sous l'œil attendri des deux femmes. Dans le jardin, Pépino le jeune se réservait les travaux de force comme retourner la terre, casser les mottes, former les planches ou creuser les rigoles d'arrosage. Samuel semait, désherbait, pinçait, cueillait et surtout, appuyé aux ramures des haricots, commentait la marche du monde dans son italien lyrique. «Mi stanca la Bibbia ! la Bible me fatigue : Dieu y fait la part trop belle aux nomades, aux armées toujours à arpenter Ses déserts métaphysiques. A ressasser nos vieilles déambulations, le Tout-Puissant nous inflige vocation pour la diaspora. Malheureux peuple élu ! J'aurais pouvoir de prophète, j'arracherais les trois quarts des saintes pages et retiendrais seulement nos ancêtres qui tracent des sillons dans la terre pour accueillir le

froment, ceux qui plantent la vigne et l'olivier, irriguent des jardins. Voilà les juifs véritables : des paysans, quoi ! Les rois de la papauté nous privaient des beautés de l'Agriculture, nous avions tout juste le droit de faire pousser du géranium en pot et cultiver le Livre comme unique terroir. Mais poser un jeune plant dans la terre remuée, faire fleurir un arbre, un verger et en cueillir les fruits, on nous l'interdisait. Peuple du vent, peuple loin des saisons. Seuls les morts d'entre nous possédaient, du sol, l'espace où se couchait leur corps. Aussi gloire à la République française, Pépino ! Elle nous a donné de notre vivant la liberté de posséder la terre qui engage au désir de la faire fructifier ! J'espère que tu te mets à baragouiner le français dans ton chemin de fer, nous lui devons bien ça, à cette République qu'un Empereur dirige à présent mais toujours dans le tricolore français ! »

- Piano, piano ! Sta calmo, caro mio ! lui lançait Rosa. Ne t'énerve pas, mon chéri !

Elle ne comprenait rien à ses discours mais s'inquiétait quand elle l'entendait trop souvent s'émouvoir à propos de "La Francia".

- L'odeur de la terre, je n'en ai pas connu de plus agréable après celle de ma femme ! lui lançait Samuel dans un de leurs langages balkaniques.

Rosa pouffait, rougissait comme une enfant et Carla qui ne comprenait rien de précis à ces déclarations touchées du slave avait envie de la serrer dans ses bras, de l'appeler de ce nom qu'elle n'avait jamais prononcé : maman. A Rosa, elle annonça, avant même de le dire à Pépino, qu'elle attendait un deuxième enfant et Rosa se mit alors à diviner ce ventre comme un Saint-Sacrement : elle s'inventait des dangers, prévenait le moindre geste qui pourrait fatiguer la grossesse. Les deux femmes vécurent en complicité.

- Si je donne encore une fille à mon Pépino, je l'appellerai Rosa !

- Tu portes pointu. Prépare plutôt un nom de garçon, disait Rosa.

- Samuel ?

- Ah non ! Ça fait trop juif. Que penses-tu de David ou de Daniel ?

Mais lorsque la fille naquit, Samuel décida tout le monde d'honorer à la fois Rosa et la République en nommant plutôt le bébé en français : Rosalie.

Ils n'allaient pas souvent voir la mer. Carla avait même l'impression que la ville lui tournait le dos quand elle voyait briller les mortes eaux du lac ou les boues du Es-Sejourni. Seulement, une fois l'an, le vieux Samuel prétextait des chaleurs intolérables de juillet (« Avec l'âge, je supporte moins bien la canicule. Mon système se détèque » ), il louait une carriole et emmenait pour la journée tout son monde jusqu'à une crique du côté de Khereddine. On marchait pieds nus dans le sable. Les fillettes pleuraient de peur devant les vaguelettes et cela faisait rire. On pique-niquait sous les tamaris. Au retour, Carla sentait sa peau se tendre, elle s'étirait en soupirant, alors Pépino l'entraînait dans la nuit jusqu'au puits où, nus sous le rideau du figuier, ils s'arrosaient mutuellement d'eau profonde. Ils conçurent Silvia, leur troisième fille, une de ces nuits-là au retour de la mer.



Lorsque cette enfant naquit, Carla ressentit les premières atteintes de la peur. Elle se souvint de la malédiction qui frappait la maison de son père où le sort contraignait les femmes à n'accoucher que des fils. Et elle, maintenant, ne mettait au monde que des filles, comme si tout avait basculé dans son ventre en traversant la mer. Elle avait l'impression que des fées jalouses la poursuivaient. A nouveau, elles la guettaient. Mais pourquoi ? Que lui voulaient-elles ? A qui en voulaient-elles ? Quel sang les attirait ? Puis au fil des semaines et des mois, à mesure que sa petite Silvia grandissait, qu'elle la voyait bondir des bons genoux de Rosa pour jouer à cache-cache derrière les choux avec ses grandes sœurs, l'insouciance revenait sur le visage de Carla. Elle ne se souvenait pas d'avoir joué à ce jeu-là dans sa jeunesse solitaire. Que les petites savaient de choses pour leur âge !

Ainsi passent des années sans histoire, ponctuées lointainement par les musiques du ramadan et confinées dans l'étroit horizon d'un jardin traversé tantôt par les vents venus du désert, tantôt par celui arrivé de la mer.

Nous retrouvons maintenant la courte Carla lourde de maturité. Elle ne sourit pas souvent. Elle ne sourit qu'à son Pépino. Elle le voit toujours avec ses yeux d'adolescence. Maintenant, il embaume le sol retourné et ses mains, jadis polie par les fourrures, lui réservent des caresses rugueuses de rocs et des terrassements. Il a surtout envie de la protéger, il la sent si petite, si fragile, en dépit de ses assises de matrone, sa Carla. Elle ose quelquefois lui parler des fées et autres démons inconnus qui la cernent de plus en plus près et quelquefois lui prennent le front en étou.

- Je deviens folle ? demande-t-elle.

- Je ne sais pas. Je ne crois pas. Fatiguée seulement. Lunes de femme ?

- Si les fées me poursuivent . . .

Une fois au point du jour, il lui semble qu'une force l'appelle dans la courette dallée qui sert de buanderie. Elle se lève, pousse la porte, horreur ! Une famille de rats malades se traîne sur les pierres froides : ces bestioles violacées, à bout de souffle, ne remarquent même pas la présence de Carla. La jeune femme cherche autour d'elle un outil, n'importe quoi pour écraser ou chasser ces dégoûtants animaux. mais elle ne trouve rien qui traîne dans ce réduit tenu propre et vide. Un rat moyen se présente à ses pieds : elle l'écrase , elle sent le corps mou de l'animal rouler sous la semelle et quand elle lève le pied, l'animal ne bouge plus, sauf ses yeux qui chavirent dans l'étonnement d'expirer. Ensuite, Carla gesticule pour empêcher les autres rats d'atteindre la porte menant chez les Péressi. Ils rebroussent chemin, lentement, sans frayeur, avec l'air résigné des animaux apprivoisés Sur le flanc du plus gros rat (vraisemblablement une rate, oui, une femelle, pourquoi cette évidence s'impose-t-elle à Carla ?) s'ouvre une plaie ronde : la bête saigne et laisse un filet de sang sur son passage.

Finalement, les rats s'amenuisent, comme fondus peu à peu dans la masse des dalles. Elle entend alors de l'agitation sous le lavoir. Elle s'approche : deux chats, deux gros chats lui jaillissent dans les jambes. Des bêtes énormes. Pourquoi a-t-elle l'impression, là encore, qu'il s'agit de femelles ? Ces chattes ont un pelage tigré fauve, des queues coupées qui leur donnent un air effrayant. Du moins vont-elles massacrer cette troupe de rats. Mais non : l'une de ces chattes va renifler un des

derniers rats et s'en détourne comme de quelque chose étranger au monde félin. Puis les chattes pénètrent d'un bond dans la maison des Péressi. Carla crie, effrayée, se lance à leur poursuite : si ces monstres s'attaquaient aux dormeurs ? La voilà entrée chez les Péressi, elle remue les chaises, se jette à terre pour fouiller sous les tables, le buffet, se livre à un raffut de plus belle pour effrayer ces bêtes qui ont disparu comme par enchantement. Rosa et Samuel réveillés par le boucan descendent précipitamment en chemise de nuit et la découvrent à plat ventre dans la cuisine en train de taper à coup de casserole sur le carrelage. « Sortez, sales bêtes ! Montrez-vous ! Vous n'avez rien à faire dans cette maison ! » Elle explique ce qui vient de lui arriver, ces animaux qui lui surgissent entre les jambes. Elle semble en transe. « J'ai écrasé, un rat, là ! dans la cour de la buanderie, venez voir ! » Mais non, il n'y a aucun cadavre de rat dans la cour, il n'y a aucune trace du sang laissé par l'animal blessé. Enfin, on a beau fouiller la maison, on ne retrouve aucun soupçon de ces chats monstrueux qu'elle a vus entrer. A-t-elle rêvé ?

- Vous devez vous reposer, Carla ! dit Samuel.

- Je vais m'occuper des petites, dit Rosa.

- Il faut prévenir Pépino ! ajoute Samuel.

A partir de ce rêve zoologique, le malheur prend son galop.

L'après-midi même, Samuel Péressi, négociant, tombe le nez en avant dans un sac de haricots secs. Foudroyé. Le cœur.

Une troupe de barbus avec des papillotes qui leur dégoulinent du chapeau, ramène son corps à la maison. Ils parlent de le porter en terre avant le coucher du soleil, selon la coutume locale. Rosa effondrée enlace le cadavre, s'étend sur lui, s'accroche, déverse des injures et des tendresses à son mari qui ne lui répond plus. Elle refuse de desserrer son étreinte et finalement les barbus décident de repousser les funérailles à demain. Le rabbin Livi vient s'établir à la maison, organise la veillée à sa façon hébraïque. Bien entendu, Rosa n'a pas sa place dans ces cérémonies. Carla veut la prendre dans ses bras, lui amène les petites. dont Rosa confond les noms tant la douleur l'égaré.

Ce jour-là, coïncidence, des troubles éclatent dans Tunis. Des voisins, des passants qui n'ont rien de juif ni d'affligé profitent de la confusion pour envahir la maison Beressi et dérober ce qui se présente. Ils n'ont qu'à se servir. On les voit repartir en marchant de biais, avec des hâtes de vautour repu, serrant sous le coude des napperons ou des assiettes. D'autres rapaces les suivent, pris par la contagion de pillage : ils dérobent tout ce qui s'enlève, se décroche, se prend, ils déménagent des chaises, tirent les draps. Ils viennent cueillir les légumes dans le jardin jusque sous le nez de Carla qu'ils regardent avec étonnement quand elle leur crie, pour les chasser, des mots étrangers. Deux d'entre eux font mine de s'approcher de cette femme sans voile, ils portent des menaces de violence dans le regard. Carla prend peur. Elle saisit les petites dans ses bras et s'enferme chez elle.

Au retour du travail, Pépino passe par la médina en ébullition. Il y découvre le magasin de Samuel dévalisé, ratiboisé en même temps qu'il apprend sur place le décès de son vieil ami. Il court à la maison, il cherche Rosa. Elle a disparu. Où se

cache-t-elle ? Qui l'a vue s'enfuir ? Finalement il la retrouve. Dans la cour de la buanderie. Pendue. Elle vient de se pendre.

Pendue, Rosa !

Pépino décroche ce vieux corps si léger, si lourd et l'étend à côté de celui de Samuel. Le rabbi proteste. Cela ne se fait pas en sa religion de mêler juif et chrétien dans l'administration de la prière, dit-il. Pépino prend le rabbin au collet, le soulève de terre en le fusillant jusqu'au fond de l'oeil, l'autre rougit, suffoque, Pépino le repose à terre, le rabbin reprend souffle et déclare en bégayant que la religion n'interdit rien, naturellement, quand il s'agit de mari et femme. Et le curé ? Le curé appelé ne se déplacera même pas puisque Rosa a choisi elle-même le moment de sa mort, qui n'appartient qu'à Dieu : ce péché majeur du suicide lui ôte le droit à des funérailles chrétiennes.

Pépino ne s'étonne même pas de l'absence de Carla ni des petites, tant mieux qu'elles se tiennent à l'écart de la mort imprévue. Lui, s'agenouille et récite la seule prière qu'il connaisse, le Notre-Père en sarde, tandis que le rabbin psalmodie de l'hébreu.

Pépino, Carla et les trois fillettes Flora, Rosalie et Silvia, nous les retrouvons en Corse. La famille a fui le jardin de Tunis. Les dernières pièces d'or ont servi à payer des voyages compliqués qui les ont laissés dans les reliefs orientaux de la Castagniccia, à l'ouest de l'île. Ils ont mal choisi leur époque : quelques petites années plus tard, la Tunisie allait tomber sous le protectorat de la République française, qui assurerait bien des avantages aux immigrés européens. Mais Carla commençait déjà à traverser ses défaillances : à la suite du décès de Samuel et de Rosa, elle se crut à nouveau rejointe par les fées sardes et supplia Pépino de mettre à nouveau la mer entre eux et ces forces diaboliques qui, disait-elle, menaçaient sa famille. Dès qu'elle eut quitté le sol d'Afrique, Carla effaça de sa mémoire ces années musulmanes qu'elle n'avait vécu qu'enclose dans un jardin. Il ne lui restait que des bribes de ses vieux amis, un profil aperçu dans les nuages ou dans la fissure d'un mur, un chant dans la montagne qui rappelait leur voix, une berceuse arabe.

Pépino faisait le bûcheron maintenant. Il travaillait pour un entrepreneur d'élagage. L'hiver, le long des routes ou dans les villages, à rabattre les platanes ou les ormeaux des places publiques, l'été dans les forêts à réserver des baliveaux dans les taillis ou à débiter des futaies pour les marchands de bois. Ces travaux s'exercent dans le vertical, plus dangereux qu'il n'y paraît : il faut grimper aux arbres, manier de lourds outils en déséquilibre, ajuster la chute effrayante des monstres qu'on abat. Ces chantiers obligeaient Pépino à la mobilité. Plus question pourtant qu'il abandonne pour des semaines les trois filles à sa Carla chérie dont il redoutait désormais les vagabondages de la raison. Toutes quatre devaient suivre. Commença pour elles une existence bohémienne : la famille campait dans de noirs logis de fortune, autour du *fucone* sans cheminée installé au centre de la pièce. Ils entassaient sur une carriole leur débâcle hétéroclite : casseroles, matelas, balais, seaux, Pépino s'attelait aux brancards et ils retrouvaient un autre logis enfoui sous la fumée. En fait, cette vie-là, rudimentaire et provisoire, allait très bien à Carla qui n'avait jamais eu aucun goût pour les soins de la maison : cette situation de nomade la délivrait de tout repentir. Il suffisait de pourvoir aux besoins élémentaires : manger, dormir - et très vite les petites

apprirent à se passer de leur mère en accomplissant des gestes d'adultes, fortes de cette gravité que la misère donne aux visages et aux mains d'enfants.

Ils demeuraient dans une maisonnette à l'orée de la forêt de Broccolù lorsque Carla se retrouva enceinte. Elle ne s'en aperçut qu'assez tard, à sa propre surprise tant cette éventualité lui paraissait invraisemblable. L'arrivée d'un quatrième enfant la terrorisa. La sage-femme de Navè, le village voisin, faisait aussi office d'avorteuse. Elle refusa de lui faire passer son ange «...d'jà trop avancé. On va essayer les tisanes pour le décrocher. Vous bravez le danger ! » Les tisanes échouèrent, bien entendu. Carla commença alors sa descente au tombeau, convaincu que la mort surviendrait à l'occasion de cette naissance puisque les femmes de sa famille n'avait jamais dépassé le chiffre fatidique de trois enfants. Elle répétait ces prédictions aux trois filles qui ne comprenaient rien à ces histoires et qui se demandaient de quelle famille leur mère parlait soudain en les serrant si fort, à les faire crier de douleur. Quand Pépino rentrait de ses coupes en forêt, Carla se blottissait dans les odeurs de sève qui imprégnaient le cou de son mari, et pleurait, s'imaginant froide, enterrée, loin de l'amoureuse tiédeur qui la tenait dans le miracle de la vie. Alors Pépino l'emmenait sur le versant du Broccolù qui domine la mer, paysage apaisant, mais il ne pouvait rien contre la nuit et la pleine lune, quand les fées sortent de leurs tanières d'ombre pour rôder autour des sommeils humains. Et cette forêt corse regorgeait de fées. Carla les devinait dans le noir, guettait leurs allées et venues silencieuses, elle sentait comment les fées se glissaient par l'interstices des volets pour venir pencher leur envie sur le souffle de la fille qu'elles désiraient emporter vers leur royaume du froid. Les magiciennes s'étonnaient devant son corps en maternité où elles entendaient battre deux cœurs. Mais quand elles arrêtaient leurs complots devant son Pépino qui ronflait comme un bûcheron à son côté, Carla ne pouvait plus retenir sa crise de rage : elle hurlait des injures à toutes ces salopes , et ces cris secouaient toute la famille. Pépino allumait une bougie en hâte, pour découvrir sa femme hors d'elle, palpitante, les lèvres aussi mauves que les yeux, et les trois fillettes à leur tour gueulaient de frayeur. Il avait fort à faire la nuit.

Pépino ne savait pas comment lutter dans le monde des fées. A qui pouvait-il demander de l'aide ? Sur le conseil de son patron l'élagueur, il alla trouver un curé, le plus proche, celui de Navè. Ce vieil homme rougeaud de gourmandise villageoise l'écouta avec l'indulgence de qui aime la vie et jugea plus habile d'envoyer juger sur place les religieuses de l'Hospice de Porro. Ces deux dames noires sous leurs envois de cornette mirent quelque temps à démêler le discours de Carla qui les prenait pour des émissaires chargées de combattre ses fées. Elles ne la détrompèrent même pas : après tout, oui, voilà bien leur devoir religieux ! Elles posèrent leurs mains sèches sur les joues des petites et ne s'étonnèrent même pas du curieux langage que ces enfants parlaient, mélange de sarde, d'arabe et de français. Elles s'étonnèrent par contre que ces fillettes, si familières avec les sorcières maternelles, n'aient jamais entendu parler du Petit Jésus ni de la Vierge Marie. Et l'école ? Cette question surprit beaucoup Pépino : pour des filles, à quoi cela sert-il ?

Les deux religieuses se placèrent au centre de la pièce qu'habitait la famille et récitèrent quelques prières en latin.

- Cela fera partir vos fées ! promirent-elles à Carla.

Et effectivement, les importunes se tinrent plutôt tranquilles à la suite de cette visite. Cette trêve facilita la grossesse de Carla : elle reprit goût au repos, à la tendresse de ses filles et même à la cuisine des ragoûts ou aux draps propres. Au bout de quelques semaines cependant, peu à peu, les fées revinrent hanter le logis quand tout le monde dormait sauf Carla. Elle les entendit tout d'abord passer comme des étourdies qui se tromperaient de chemin, puis s'imposer aux lieux, s'arrêter, se pencher sur les dormeurs et recommencer à tramer leurs machinations. Finalement une de ces sorcières lui apparut en plein jour : un après-midi qu'elle revenait de chercher la provision de pain, sur le chemin de Cellieri elle croisa une jeune fille qui la salua d'un joli sourire mais en l'examinant mieux, Carla remarqua avec effroi que cette personne avait les pieds à l'envers, le talon dirigé vers l'avant et les orteils vers le dos. Il s'agissait donc d'une fée.

Cette rencontre décida Carla : lourde de son ventre, portant Sivia sur le dos et tirant par la main Rosalie et Flora, elle se mit en route pour l'hospice de Porro. Elle allait demander aux dames noires de lui apprendre leurs formules si efficaces contre les entreprises des esprits. En fait, les dames l'attendaient. Elles avaient bien jugé que Carla n'avait plus assez de tête pour s'occuper de ses enfants. Mais peut-on arracher des enfants à leur mère ? Dieu ou les événements décideraient. Ou les fées. Il se produisit alors une fabuleuse coïncidence comme la vie en réserve parfois et qu'on ne saurait tolérer dans un roman. Aussitôt arrivé à l'hospice de Porro, Carla ressent les premières contractions du travail de naissance. Les dames réalisent qu'une immense panique étreint cette parturiente à l'idée de son quatrième accouchement qu'elle imagine mortel. Les religieuses lui octroient aussitôt un lit, appellent le médecin et vont se relayer pour lui tenir la main et prier sur son front tant que dureront les douleurs. Une servante de salle prend charge des trois petites.

Surprise, il naît un garçon.

A l'instant où ce nourrisson poussait son premier cri, de l'autre côté du mur, dans la cour, sur une civière de fortune, le corps brisé de Pépino son père expirait. Un fût de chataignier, mal dirigé dans sa coupe, venait de lui tomber dessus. Pour essayer de sauver ce qui lui restait de vie, ses camarades de chantier avaient aussitôt décidé de le descendre jusqu'à l'hospice le plus proche. Celui-là même où lui naissait un fils.

On baptisa le bébé Joseph, en mémoire de son père. Le décès de Pépino coupa la montée de lait de Carla et acheva de lui déranger l'esprit. On la jugea alors incapable d'assumer une vie indépendante, surtout avec de jeunes enfants. Elle ne quitta jamais l'hospice de Porro où on l'employait à de gros travaux de buanderie. Les sœurs calmaient ses délires à coup de rosaires. Agenouillée sur la pierre froide du lavoir, tout en frottant de lourds draps sales, Flora roucoulait à haute voix des déclarations d'amour à Pépino dont le fantôme prisonnier des fées ne la quittait jamais. Par contre, elle perdit lentement le souvenir de ses enfants élevés à l'orphelinat, à l'exception de la plus grande, Flora, placée comme servante sur le Continent.

## Le poisson de Flora

Ma mère Juliette racontait que l'eau des bassins tirait des larmes à Flora, la grand-mère paysanne chez laquelle elle passait ses longues vacances d'enfant. Flora avait eu du tempérament et elle en gardait des marques visibles : grandes mains, grande bouche, grand nez. La petite ferme des Rabestin cultivée par Hubert et Flora Arlanlade au bas du plateau Saint-Michel offrait une luxuriante harmonie de bêtes et de plantes et ressemblait fort au paradis avec, comme au paradis, une interdiction absolue : celle de s'approcher de la citerne d'arrosage, ronde et pleine à ras bord.

Dès qu'une étendue d'eau dépassait la surface et la profondeur d'une cuvette, une curieuse transe s'emparait de Mémé Flora pourtant si gaie d'ordinaire : elle ne pouvait plus se retenir de pleurer, et pas seulement à cause de la conjonctivite dont l'âge rougissait ses paupières. Il s'agissait d'un chagrin sincère. L'eau, paraît-il, lui rappelait ses fils tombés à la Grande Guerre, nos trois grands-oncles dont les noms figurent en capitales d'or sur le monument aux morts, Ardanlade répété trois fois, suivi de leurs prénoms d'empereurs romains : Aurélien, Auguste et Antonin.

Pourtant personne ne saisissait le funeste rapport que Flora établissait entre l'eau et ses trois pauvres garçons qui moururent sans même savoir nager. Il y avait là un affligeant mystère.

Aurélien, l'ainé, le premier tombé, avait même eu vocation du marbre, matière le plus possible opposée à l'eau. Il avait facilement acquis le difficile métier de tailleur de pierre. Il excellait en particulier à agrandir et reproduire aux dimensions de l'architecte les modèles décoratifs que les artistes sculpteurs livraient en modelages miniatures pour orner les façades ou les escaliers des immeubles. Il travaillait à Nice, chez Bruno et Canino, maîtres-appareilleurs, et il se considérait comme promis à la fille Canino lorsque la guerre se déclara. On repoussa les fiançailles : cela pouvait bien attendre quelques jours, au pire quelques semaines, et cette fête d'accordailles se célébrerait alors dans l'enthousiasme de la victoire. Fleur au fusil, Aurélien rejoignit son bataillon de fantassins, dans la IV<sup>e</sup> armée française, celle qui fit manœuvre à travers ce Luxembourg belge d'où émigrent les sangliers.

Il tomba, l'un des premiers de l'immense hécatombe, dès le 22 août 1914 à la bataille des Ardennes.

Antonin, son cadet, tomba un an après, en Artois, lors d'un de ces malheureux assauts lancés par Joffre pour percer le front des tranchées. Ce pauvre Antonin comptait prendre la succession de la petite ferme familiale. Déjà, certains propriétaires des alentours l'engageaient volontiers en hiver car on lui connaissait le talent de tailler les oliviers. Sous leurs dehors bourrus et rocailleux, en effet, ces arbres possèdent une sensibilité particulière aux élagages : il convient de les amputer des rameaux fatigués sans leur infliger l'émotion de la blessure, sous peine de les rendre stériles : il ne faut pas les faire pleurer. Très jeune, Antonin avait le don de les faire rire. Avant de partir à la guerre, il fréquentait une certaine Lucie, la troisième fille des Caveing, ceux du Piouliet, mais comme ils n'en avaient encore rien dit officiellement, les familles retenaient leur souffle. Lucie appartenait à la chorale paroissiale et Antonin manifesta un intérêt soudain pour les cantiques qui lui fit rejoindre la section des barytons à l'église quelques jours avant la mobilisation.

Rien dans les travaux et les joies du pauvre Antonin n'évoquait l'eau. Et pas plus chez Auguste, le dernier des trois frères : celui-là se destinait au chemin de fer. Il avait même déjà remplacé un homme d'équipe pendant six mois en gare de Sospel avant de filer à Mourmelon accomplir ses deux ans de service militaire dont il ne revint jamais : la guerre éclata juste deux semaines avant la fin de son service et il resta sous les drapeaux. trois autres années, jusqu'au sanglant 17 avril 1917 où il se coucha définitivement, comme des milliers d'autres malheureux poilus, sur le tragique Chemin des Dames.

Dans la ferme en bas du plateau Saint-Michel, tout rappelait les trois disparus. Exposé sur la crédence autour des comptoirs en faïence, se tenait un fouillis macabre de citations encadrées, de croix posthumes, des culasses d'obus au cuivre repoussé en forme de vase pour fleurs en papier, un quart gravé A.A., et même un casque douloureusement trépané. Leurs trois portraits en tourlourou figuraient en bonne place aux murs de chaque pièce : dans la salle à manger ils surveillaient les avaleurs de soupe, dans les chambres ils guettaient le réveil des endormis. Leurs sévères regards, fixés droits par la photographie d'époque, fusillaient les vivants depuis l'au-delà. Leurs vêtements pendaient dans les pacards, chemises repassées comme s'ils allaient rentrer demain. Derrière la porte du seuil, leurs chaussures terreuses d'avant-guerre. Leurs casquettes d'enfants devenues trop petites. Un bâton qu'Auguste n'avait pas fini de sculpter.

Curieusement, dans ce décor funèbre, l'âme de Mémé Flora ne portait pas tellement le deuil de ses trois fils, surtout quand ses petites filles venaient en vacances. Flora leur parlait de son enfance voyageuse, de l'amour de son père Pépino pour la fantasque Carla. Surtout, elle chantait souvent. Elle aimait chanter. Elle enseignait à Juliette et à Marthe des comptines dans différentes langues de la Méditerranée et ces chansons racontaient sa vie : berceuses sardes, formulettes arabes, complaintes corses, rondes provençales, françaises fatrasies. Mémé Flora recelait un trésor inépuisable de devinettes pour amuser les fillettes en jouant à froid-qui-brûle :

Bonne maman qui demeure

De l'autre côté de l'eau

M'a envoyé un manteau

Couvrant tout excepté l'eau.

Qui vient là ?

- L'herbe ?

- Bouhou, Marthe, tu gèles !

- La pluie alors, Mémé ?

- Ah! tu deviens tiède, Juliette. Mais réfléchis : la pluie couvre aussi l'eau de petits trous d'aiguilles ! Vous ne trouvez pas ?

Non, ne donnez pas la langue au chat, je vous aide. Un manteau tout froid, un manteau tout blanc...

- La neige !

- Bravo ! On la chante encore une fois ?

Toutes les trois reprenaient en riant. Flora riait encore plus fort lorsqu'une fillette se trompait.

- Dis, Mémé, comment tu fais pour inventer les devinettes ? demandait Juliette.

- Je ne les invente pas. Je les ai apprises sur le Continent avant mon mariage, du temps que je servais chez les Rabestin, vous savez, ceux du moulin à huile. . . La pauvre Madame Rabestin avait décidé de me faire parler français. Le mal que je lui donnais ! Alors, elle a imaginé de m'enseigner avec des devinettes et voilà ! Je lui dois beaucoup.

Mémé Flora penchait la tête à l'évocation de ce personnage de sa jeunesse, puis elle secouait les épaules en grimaçant pour cacher son attendrissement : elle ne voulait donner aux fillettes que de la joie. Elle y parvenait, sauf en présence d'une étendue d'eau qui lui tirait d'incompréhensibles larmes.

Pendant l'hiver 1923 ( je ne garantis pas cette date : 1922 ? 24 ?) la saison jusque là fort douce se montra soudain redoutable : une tempête de neige suivie d'un froid polaire s'abattit sur Vence durant les deux premières semaines de février. Les paysans brûlaient de la paille humide dans les oliveraies pour empêcher les arbres de geler sur pied. Un télégramme arriva chez les enfants : "Au plus mal Mémé demande petites immédiatement urgence tendresse Pépé Hubert". Félix prit un congé exceptionnel et par le premier train des Pignes conduisit les petites au chevet de Flora. Leurs pas craquaient sur la neige verglacée en descendant depuis la gare à la ferme sous le plateau Saint-Michel. Pépé Hubert les attendait. Il parlait à voix basse : sa femme s'en allait de partout, le ventre, les bronches, il ne fallait pas la fatiguer.

Félix et les petites découvrirent une Mémé Flora méconnaissable, blanchâtre, éteinte, respirant à petits coups. Elle se dressa sur ses oreillers pour embrasser les petites. La chambre glacée puait les cabinets. A côté du lit se tenait une vieille dame emmitouffée et qui n'avait pas quitté ses gants. Elle se présenta comme Madame Agostini, elle avait bien connu Mémé Flora, une vieille amie du temps qu'elles servaient toutes deux la famille Rabestin, du moulin à huile. De bonnes gens, ces Rabestin : ils avaient donné comme cadeau de mariage à Mémé Flora l'usufruit de la ferme. Quant à Madame Agostini qui n'avait pas cessé de servir cette vieille famille de notables, elle recevait une rente à vie de gouvernante pour avoir pris soin des jumeaux, pauvres innocents mongoliens qui n'avaient pas fait de vieux os après la mort de Monsieur et Madame. Avec eux s'éteignit cette vieille famille de notables vençois.

A la demande de Mémé Flora, son mari Pépé Hubert et Joseph, son dernier fils, l'écoutèrent aussi. Elle avait à implorer leur pardon. Elle voulait se mettre en règle avant de s'en aller. Elle avait commis une faute si lourde que Dieu la lui avait fait payer de la mort de ses enfants.

Elle raconta avec beaucoup de peine, tirant son souffle. Elle raconta que, voilà presque un demi-siècle, lorsqu'elle servait chez les Rabestin, on avait retrouvé le petit Marius noyé dans le bief du moulin à huile. Marius allait sur ses trois ans. On ne pouvait pas aimer de plus joli garçon que ce bambin-là. Quelqu'un avait laissé ouvert le portillon de derrière, celui qui donnait sur le plan d'eau. Une étourderie criminelle. On chercha le coupable. On ne le trouva jamais. Il s'agissait probablement d'un pêcheur utilisant le droit de passage. Hé bien ! Flora avait menti. Elle jurait , alors, avoir vérifié le portillon, elle affirmait avoir donné un tour de clé, laissant la clé dans la serrure comme d'habitude, à cause du droit de



passage ainsi que Monsieur Rabestin lui avait expliqué. Elle mentait sur toute la ligne. Elle n'avait rien fermé du tout. Elle avait pris le sentier du bief pour sortir en cachette pendant la nuit, elle se glissait à un rendez-vous de jeunesse, elle négligea de fermer le portillon à son retour. Elle craignait qu'on l'entende, qu'on la gronde, qu'on la renvoie. Elle avait juré. Elle avait juré son mensonge à côté du cercueil du petit Marius. Dieu l'en a punie. Il lui a repris trois fils, les pauvres. Elle aurait donné sa vie pour eux. Ils n'avaient rien fait de mal, eux. Morts à cause du mensonge de leur mère. Comment lui pardonneraient-ils, là-haut ? Et vous les vivants, pardonneriez-vous la mort, à cause de moi, de vos trois fils, de vos trois frères, de vos trois oncles ?

Pépé Hubert lui prit la main. Que pouvait-il dire ? Il dit : « Il faut te reposer, ma vieille ! »

Madame Agostini sortit son gant droit, lui prit aussi la main et dit : « On a tous laissé des portes ouvertes dans la vie, Flora. On peut regretter mais il y a le destin aussi. Il faut compter avec. »

Voilà. Maintenant Mémé Flora pouvait mourir. Soulagée. Déjà, son œil se rallumait, son souffle s'apaisait.

Tonton Joseph soupira. « Mam', tu ne vas pas mourir, j'ai encore besoin de toi ! » gémissait-il.

Pépé Hubert prit par les épaules son grand rougeaud de fils et l'emmena chialer dans la cuisine. Mémé Flora posa sa main comme une aile d'adieu sur la nuque des deux petites. Dehors, la neige ne craquait plus sous les pieds, les feux de paille s'éteignaient sous les oliviers.

Hé bien ! cette confession ressuscita Flora. Aux vacances de Pâques suivantes, les petites la retrouvèrent encore un peu amaigrie mais trottant et riant comme auparavant. Le jardin embaumait les giroflées du printemps, et dans le jardin lumineux tandis qu'elles se gavaient de fèves fraîches et d'olives, Mémé Flora posa une devinette :

- Qui va jusqu'au fond de la rivière sans se noyer ?

- Le rayon du soleil ?

- Le galet ?

- Le sable ? La boue ?

- L'eau ?

- Mais non, nigaudes ! dit Mémé Flora. Le poisson, pardi ! Venez voir.

Elle entraîna les petites au bord de la citerne d'arrosage, derrière la maison. Le figuier déroulait à peine ses feuilles hors des bourgeons. En se hissant sur ses branches - attention, ça casse comme du verre ! - les petites aperçurent dans l'eau sombre bouger une flamme dorée et quand Mémé Flora cracha un noyau d'olive dans le bassin, cette flamme s'approcha de la surface, les petites reconnurent un poisson rouge.

- Il vous plaît ? demanda Mémé Flora. Comment va-t-on l'appeler ?

Elle regardait l'eau profonde sans pleurer.

